

Après les bonjoures usités et une cordiale réception dont je fus l'objet de la part du Capitaine B., ce dernier me fit sur la fête de la veille un récit enchanteur dont je ferai grâce à mes lecteurs pour les entretenir sur la ferme de mon hôte. Lors de ma première visite la température était à 20 degrés au-dessous de zéro et il nous fallait suivre des défilés à travers des montagnes de neige pour gagner les bâties de la ferme ; mais au moment de la seconde l'été régnait sur la nature, les arbres étaient revêtus de leur riche et vert feuillage, les rayons vivifiants du soleil activaient partout la végétation, je pouvais alors parcourir la ferme dans toute son étendue, apprécier l'état amélioré du sol et me rendre compte de la valeur du système suivi par le Capitaine B.

Comme on le sait le Capitaine B. soumet sa ferme à la rotation de 9 ans et pour cette raison elle est divisée en neuf champs au moyen de *travers*, une allée établie le long de la clôture mitoyenne permettant de communiquer d'un champ à l'autre. Le plan suivant représente cette ferme telle que divisée : chaque champ, moins le no. 1 dont il faut déduire le site des bâties, du verger etc., offre une superficie d'à peu près 13 1/2 arpents.

Plan de la Ferme divisée en 9 Champs.

CHAMP No. 9.	6	
CHAMP No. 8.	5	
CHAMP No. 7.	6	
CHAMP No. 6.	6	
CHAMP No. 5.	6	
CHAMP No. 4.	6	
CHAMP No. 3.	6	
CHAMP No. 2.	6	
CHAMP No. 1.	2	
	3	1 4

Chemin de la Reine

Explications : 1, site de la maison et dépendances ; 2, grange, étables, etc. ; 3, verger et jardin potager et arbres fruitiers ; 4, érablière et bocage d'agrement ; 5, 5, 5, allée conduisant aux divers champs ; 6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, 6, barrières fermant l'entrée de chaque champ.

Lors de ma visite le champ No 1 était semé partie en blé et partie en orge. Inutile de dire que ce champ avait une magnifique apparence ; car l'année précédente toute sa surface avait été engrangée et cultivée en pommes de terre, en carottes, et en betteraves. L'année dernière, dans huit arpents de terre ainsi préparée le Capitaine B. récoltait 200 minots de beau blé, et les autres espèces de grain rapportaient autant en proportion : nul doute que la moisson de cette année a dû le payer également bien. Le Capitaine B. a pour règle de ne jamais semer de blé autrement que sur une terre qui a été laissée en repos pendant quelques années et puis enrichie par un abondant engrangé. Aussi le blé entre-t-il généralement dans la neuvième année de la rotation, la graine de foin étant semée en même temps.

Si on se demande comment il peut se procurer assez de fumier et assez de main d'œuvre pour cultiver autant de légumes chaque année, il suffira de dire que le Capitaine vend peu de grain, pas de foin du tout et qu'il fait consommer tous ses fourrages sur sa ferme. Il possède 12 vaches laitières de race canadienne mais bien choisies. Ces vaches, tenues en été sur un riche pâturage, donnent un lait abondant durant cette saison, et de plus entrent en hivernement bien grasses et en bonne santé. Une fois à l'étable elle reçoivent trois fois par jour du foin et de la paille mêlées et hachées ensemble, puis le matin et le soir une portion de légumes. Elles ont de la litière jusqu'aux genoux, elles sont peignées et brossées tous les jours, l'air de leur étable est sans cesse renouvelé au moyen de ventilateurs. On conçoit que soumises à un pareil régime, elles doivent fournir un fumier riche et abondant.

Chaque automne le Capitaine B. achète, à très-bas prix, des bêtes à cornes qu'il engrange à l'étable au moyen de l'équinoxe, de foin et de grains moulus et qu'il revend aussitôt pour la boucherie. Cette spéculation augmente encore la masse du fumier à être enfoui dans le sol au printemps.

Un troupeau de soixante moutons hivernés à même le fourrage de la ferme apporte encore son contingent d'engrais.

Le Capitaine B. possède quatre belles juments canadiennes qui lui permettent de se livrer à l'élevage : le foin, l'avoine et les légumes consommés à l'écurie contribuent également à fournir le fumier nécessaire pour engranger parfaitement chaque année au moins la moitié d'un champ.

JEAN BELLEVUE.

(A continuer.)

Les Pilules du Dr. Colby guérissent la constipation.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

A Northboro, Mass., le 29 octobre, la dame de M. J. H. Desrosiers. un fils.

DÉJÈS.

A la résidence de son grand-père, P. L. C. oze, marchand épicier, à Montréal, Mélanie, enfant de Napoléon Grignon, âgée de deux mois.

A Houghton, Mich., à la résidence de son frère, Joseph Croz, Félix se Croz, épouse de Napoléon Grignon, décédée le 13 octobre dernier, âgée de 26 ans.

## PEAUX-BLANCHES

ET

## PEAUX-ROUGES

(Drames de l'Amérique du Nord)

PAR

EMILE CHEVALIER.

(Suite.)

Il y a une huitaine d'années, le Congrès, de concert avec la législature de l'Etat de Michigan, décida que le chemin de fer serait remplacé par un canal. Ce qui était difficile, ce n'était pas de s'entendre avec Washington et Lansing, mais de trouver des entrepreneurs qui, en échange d'une énorme avance de fonds, consentissent à recevoir des terrains sans valeur actuelle et susceptibles d'en acquérir seulement par suite de l'ouverture même du débouché. On ne doit pas perdre de vue qu'à cette époque, le bassin du lac Supérieur, sans communication autre que celle de la rivière Sainte-Marie avec le continent américain, était un vrai pays perdu, tout à fait sauvage, d'un avenir très problématique. On y exploitait déjà des mines de cuivre, mais il était encore fort doux que l'industrie métallurgique réussisse jamais à faire entrer cette contrée isolée dans le cercle de l'activité américaine. Il n'y avait certainement pas six mille habitants travaillant aux mines ou vivant d'un commerce de pacotilles sur les rives du lac. Par le fait, il ne s'agissait pas de créer un débouché pour une population déjà existante, mais de créer une population par l'ouverture d'un débouché ; méthode générale aux Etats-Unis, et inverse de celle que nous employons en Europe.

Dans cette affaire, comme dans tant d'autres, le génie des entreprises hasardeuses, qui fait la passion et la force des Etats-Unis, n'a pas reculé devant le calcul des mauvaises chances. Une compagnie de Boston a accepté les terres et s'est engagée à construire le canal. Le marché, conclu sur ces bases, a été rapidement exécuté. Au mois de juin 1855 la Compagnie a fait remise du canal à l'Etat, qu'il l'exploite à son profit.

Ce magnifique ouvrage a coûté environ sept millions de francs. En contemplant les vastes solitudes qui l'entourent, la nature sauvage, grandiose et glaciale, dont il constate la puissance vaincuse, semblable à un sceau mis par l'industrie humaine sur sa nouvelle conquête, on ne peut s'empêcher d'admirer l'audace du peuple qui ne craint pas de se lancer dans de pareilles entreprises aux extrémités perdues de son immense territoire.

Il faut une heure et demie ou deux heures à un bateau à vapeur pour traverser les écluses et faire le chargement et le débarquement des marchandises appartenant au commerce de Sainte-Marie.

Sainte-Marie est plutôt une bourgade qu'une petite ville. Les maisons, presque toutes à un seul étage, sont en bois et isolées les unes des autres. Double caractère propre à tous les centres de population des pays situés vers l'extrême nord, soit dans le nouveau soit dans l'ancien monde. Les habitants sont au nombre de deux mille environ. Le fond de cette population, la partie fixe et attachée au pays de père en fils, provient d'un croisement d'anciens colons français avec la race indienne. Ces métis parlent encore presque tous le français et appartiennent à la religion catholique. Quant à leur caractère ethnique, c'est une moyenne entre le type caucasique et le type de la race rouge : peau foncée, cheveux noirs, durs et abondants, os de la face (principalement los et le cartilage nasal) très-prononcés. Ils n'ont pas, il faut le dire, l'ardente activité des Yankées, leur aptitude à amasser et à risquer les dollars, le génie du commerce, de l'industrie et de la spéculation. Ils sont sédentaires, bornés dans leurs désirs, timides, mélancoliques, toujours prêts à céder la place aux autres. C'est bien là la descendance mêlée de deux races vaincues, isolées et dédaignées au milieu des populations anglo-saxonnes. Elle a trop de sang français pour devenir américaine. Elle n'en a pas assez pour conserver et faire respecter sa nationalité !

Au milieu ou au-dessus de ce petit peuple de fermiers, manœuvres, pêcheurs et chasseurs, s'agit la colonie américaine, composée de marchands de pacotilles, aventuriers, spéculateurs de terrains et de mines, population d'une âpreté au gain et d'une mobilité extrême, qui promène sur toute la ligne des bords du lac son existence nomade, essayant de tout fondant et abandonnant les villes avec une égale facilité. Son activité se dépense à escroquer, par tous les moyens, et sous toutes les formes possibles, les espérances de richesses que l'exploitation d'une région presque vierge laisse entrevoir."

Tel se présentait, en 1856, le Sault-Sainte-Marie, tel à peu près il se montre au moment où nous écrivons ; voyons, maintenant, ce qu'il était une vingtaine d'années auparavant, — à l'époque de notre récit.

### CHAPITRE III.

#### L'INGENIEUR FRANCAIS.

Comblez à demi le canal, supprimez le chemin de fer, et le paysage du Sault-Sainte-Marie sera, aujourd'hui, à peu près semblable à ce qu'il était en 1837.

Dans le village aussi, il nous faudra supprimer ces riantes maisonnettes blanchies à la chaux, le Chippewa-Hôtel, un temple protestant construit avec gout une douzaine de magasins fort bien approvisionnés. Et quoi encore ? Ah ! les trottoirs en planches qui bordent les rues, et le pavillon, d'apparence quelque peu aristocratique, où se tient la mess des officiers de la garnison du fort Brady.

Au lieu et place de ces modernités, nous aurons des cabanes moins élégantes, des voies passagères plus fanfreluches ou plus poudreuses, suivant la saison, et des groupes de wigwams, en peaux de bison, tout autour de la localité.

Le nombre des Bois-Brûlés, et des blancs ne sera pas aussi considérable ; mais la quantité des Peaux-Rouges sera double. La fanfare du coq domestique ne réveillera point les habitants, mais, fréquemment encore, les jappements du coyote, le beuglement du bœuf sauvage, le glouissement de la poule des prairies, troubleront leur sommeil.

Si, sur la place publique, on voit déjà parader le soldat de l'Union Fédérale, souvent, aussi, on y entend encore le terrible cri de guerre de l'Indien.

Si, au pied des Rapides, la noire fumée des navires à vapeur se marie rarement à la poussière argentée des ondes, des centaines de canots d'écorce, dirigés par d'intrépides bateliers, sautent journellement les perfides écueils, au risque de se briser mille fois, et sans que leurs conducteurs aient, un instant, souci du péril auquel ils s'exposent.

A présent, des milliers de touristes vont, chaque année, par *trains de plaisir*, visiter le Sault-Sainte-Marie. La civilisation, la police, le luxe, l'ont envahi ; la crinoline, c'est tout dire, y a porté ses cerceaux.

Il existe, — qui l'eût cru, grand Dieu ! — une gazette dans cette région naguère si complètement ignorée, une gazette à prétentions spirituelles, encore, le *Lake Superior Journal*. N'alléchait-elle pas, dernièrement, les voyageurs, curieux de parcourir les merveilles de son site, par un pompeux article, duquel nous détacherons cette ligne : "As-tu jamais vogué sur une gondole à Venise ?" n'est "plus une question. Maintenant, on demande sans cesse : "As-tu jamais sauté les Rapides de Sainte-Marie dans un canot d'écorce ?" Quiconque est capable de répondre affirmativement à cette intéressante question, "peut se vanter d'avoir joué du plus agréable divertissement qu'il soit possible de se procurer sur l'eau."

Tout en faisant mes réserves pour la vanité de clocher qui a présidé à la réaction de cette réclame, j'avoue que le divertissement a quelque chose de fascinant comme l'abîme, et que la scène dont on jouit sur le bord de la chute est fort émouvante.

M. Pisani, qu'on ne saurait accuser de partialité aveugle, en parle en ces termes :

"C'est un des plus beaux spectacles de l'Amérique. L'eau bouillonne et tourbillonne comme si elle s'échappait du *coursier* d'une roue hydraulique ; seulement le *coursier* a quinze cents mètres de large et quinze cents mètres de long. L'eau n'a guère plus que cinquante, quatre-vingts centimètres, un mètre, au plus, au-dessus des rochers sur lesquels et au milieu desquels elle bondit. Sans écumer précisément, elle a une teinte blanchâtre très-prononcée qui contraste avec le bleu profond de la rivière en amont et en aval de la chute. Dans certains endroits où l'écartement des rochers et la grandeur de leurs dimensions forment des enfoncements profonds, en voit de dessiner d'énormes *vortex* d'une vitesse de rotation effrayante. Dans d'autres, la crête des rochers dépasse les vagues qui semblent leur livrer un assaut furieux. On dirait, par moments, que cette prodigieuse somme de force vive appartient à quelque être animé, faisant des efforts désespérés pour entraîner ces petits points noirs, immobiles et inébranlables, alors que tout a cédé autour d'eux. Le fracas de ce bouillonnement immense est assourdissant, quoique nul écho ne soit renvoyé par les noires forêts de sapins qui couvrent les rives plates et noyées du fleuve."

Un de ces *vortex* ou *entonnoirs*, comme, dans son langage éloquemment figuré, les appelle le peuple canadien-français, a reçu le nom de *Trou de l'Enfer*.

Il s'ouvre à une portée de fusil du village, entre deux chicots, dont l'un, pointu comme une aiguille, émerge à trois pieds de la surface de l'eau, et l'autre forme un bloc de granit empêtré dans le rivage.

Ce bloc peut avoir quatre mètres d'élévation : il est couronné par une plate forme étroite, du haut de laquelle on plane sur la cataracte.

Une distance de trois à quatre pas au plus sépare les deux rocs.

C'est dans cet intervalle que les eaux se précipitent et roule sur elles-mêmes avec une rapidité vertigineuse et une violence particulier, caverneux, qui domine le bruit général de la chute. Nonobstant son étroitesse, le *Trou de l'Enfer* est fatal à toute créature vivante que le sort lui a jetée.

La tradition lui prête un nombre de victimes incroyable et ces victimes, rarement il les rend, — sinon broyées, hauchées, — cadavres informes, méconnaissables.

Malheur à qui l'affronte, malheur à qui ne le sait éviter !

La sinistre renommée qu'il s'est acquise, le *Trou de l'Enfer* l'avait déjà en 1837.

Cependant, malgré la terreur dont il était entouré et le peu de sécurité que paraissait offrir le rocher qui lui sert de margelle du côté de la rive, — car ce rocher semble frémir sans cesse sous les pieds, — en 1837, comme de nos jours, c'est à cet endroit que les curieux venaient contempler les Rapides.

Par une belle et piquante matinée du mois de mai de cette année-là, debout sur la Pierre-Branlante, — ainsi la désignent les habitants du Sault-Sainte-Marie, — un jeune homme, grossièrement mais confortablement vêtu d'un paletot et d'un pantalon de drap noir, d'une casquette de même étoffe, retenue sous le menton par un cordon, et de fortes guêtres en peau, qui lui montaient jusqu'au-dessus du genou, considérait d'un œil attentif le panorama déployé devant lui.

Ce personnage n'était pas beau, dans l'acception vulgaire du mot ; mais la franchise, le courage respiraient dans sa physionomie hautement intelligente.

De longs cheveux noirs bouclés ondulaient librement sur ses épaules à la brise du matin.

Il portait une barbe de même couleur, courte et bien fournie, que caressait souvent sa main gauche. Dans la droite, il tenait un marteau de géologue, armé d'une hache qui flamboyait aux rayons du soleil levant.

A sa tournure, à son costume, il était facile de voir que ce jeune homme était étranger au pays.

— Une riche contrée ! — murmura-t-il en bon français ; — et penser que nous l'avons perdue... perdue par notre faute !... qu'elle appartient maintenant en partie à nos